

comme le Portugais Manuel Maria Carrilho avec son subtil essai, *Rhétoriques de la modernité*¹. Il est d'autres philosophes encore pour qui tout part de Perelman : « La nouvelle rhétorique est à la fois la philosophie et la méthodologie du nouveau siècle », assure M. Maneli². La nouvelle rhétorique figure une troisième voie : ni relativisme, ni rationalisme dogmatique. Il ne se trouve pas non plus chez Perelman l'esquisse d'une philosophie consensuelle de la vérité ni une morale post-kantienne de la discussion, et certains philosophes réticents à l'égard de Habermas s'en trouvent bien aise. Le discours et la discussion sont les fondements de la Cité ; ce fait explique le retour en force de la rhétorique chez le penseur portugais comme chez Habermas, Apel et tant d'autres. Pour Manuel Carrilho, la rhétorique a fait retour dans la philosophie pour s'y installer à demeure et mettre fin à la crise du sujet et de la raison qui a hanté le xx^e siècle, crise qui s'est épuisée à vouloir établir comme fondements de la démarche philosophique la nécessité et l'universalité ou bien à ruiner ce fondement en « tombant » (comme disaient jadis les manuels de philosophie) dans un scepticisme sans fond.

Michel Meyer dans sa *Problématologie* expose une nouvelle manière de concevoir la raison, non comme la toile d'araignée tissée de concepts, non comme le corps de législation de l'entendement humain, mais en l'enracinant dans le questionnement, c'est-à-dire là où ses réponses s'originent. Le raisonnement dépend de notre capacité à poser des questions face au monde. Meyer conçoit un monde *problématique* – ce, d'abord au sens courant de ce mot, un monde qui laisse perplexe et qui suscite des interrogations ; un monde qui ne va pas de soi ; non un monde reflété dans des ensembles de *propositions* informatives, des savoirs qui sont censés satisfaire le questionnement en l'abolissant. Le philosophe reproche aux rhétoriques classiques de mettre entre parenthèses le fait premier, la question *soulevée* et de focaliser sur l'artefact seul produit en discours, sur les réponses et sur leurs justifications alléguées. Meyer ne partage pas la certitude idéaliste de Platon pour qui la dialectique devait aboutir démonstrativement à des vérités transcendantes au problème et aux questionnements³.

1. Paris, PUF, 1992. « *The New rhetoric is both the philosophy and the methodology for the new century* ». Et voir aussi : *Rationalités. Les avatars de la raison dans la philosophie contemporaine*, Paris, Hatier, 1997.

2. In Guy Haarscher, *Chaïm Perelman et la pensée contemporaine*, Bruxelles, Bruylant, 1994, p. 116.

3. Cf. Corinne Hoogaert, *Argumentation & questionnement* [Colloque tenu à l'ULB, 1994], Paris, PUF, 1996.

Carrilho analyse le travail rhétorique du discours philosophique sans se laisser enfermer dans l'alternative : ou « différends » irréductibles et programmes de vérité incommensurables ou arbitrage allégué d'une Raison transcendante. Le « tournant rhétorique », inséparable d'une pensée de la contingence, du pluriel et de la problématique, est présenté par le penseur portugais comme la solution à la crise moderne de la raison. Le titre de son dernier livre est au pluriel : *Rationalités. Les avatars de la raison dans la philosophie contemporaine*. Carrilho analyse des rationalités diverses liées aux différents domaines de l'action humaine et renonce à la poursuite d'une spectrale Raison unique et transcendante. Il renonce aussi aux vains et improfitables débats sur le réel et la vérité et propose de « remplacer l'épistémologie par la rhétorique¹ ». Je rapprocherais le propos de Carrilho de cette distinction particulièrement bien venue de Bouveresse : « L'acceptation réelle du pluralisme n'implique justement en aucune manière le relativisme, qui voudrait pouvoir reconnaître la pluralité irréductible des systèmes de valeurs et en même temps neutraliser par l'affirmation d'une équivalence complètement abstraite la tension et le conflit qu'elle implique². »

La volonté de rationalité validatrice, d'objectivation, la volonté de vérité et la volonté d'inter-compréhension fondent sans doute la communication dans les sociétés humaines, mais Carrilho pense que Habermas, en posant la « norme » comme critère de l'argumentation, construit un simulacre idéal qui s'éloigne trop et des situations réelles de débat, énigmatiques, adversatives, frustrantes, opaques et irrésolues, et d'un réel qui n'est pas à portée de perception globale immédiate, un réel qui est aussi connu par conjectures, par analogies, par tropes et figures et non exclusivement par des clarifications logiques qui ne sont pas nécessairement à portée de pensée et de langage. Carrilho voit le travail rhétorique du discours philosophique comme répondant au caractère problématique de l'activité humaine et au caractère conflictuel de ses expressions concomitantes.

Résumant le débat scientifique sur l'incommensurabilité des paradigmes (Kuhn contre Putnam) et rediscutant la « philosophie

1. Manuel Carrilho, *Rationalités*, op. cit., p. 30.

2. Jacques Bouveresse, *Rationalité et cynisme*, Paris, Minuit, 1984, p. 62. Au relativiste rigide, on pourrait en effet répliquer : à quoi bon ? Pourquoi continuer à débattre, à discuter ? L'argumentation est inutile puisqu'elle suppose d'avoir des « raisons » de dépasser le programme de vérité d'autrui. Chacun sa vérité et tout est dit ! La discussion devient tout au plus « l'échange de deux fantaisies », ce qui était, plus pertinemment quoique de façon désolante pour les âmes romantiques, la définition de l'amour chez Chamfort.

du différend » de Lyotard, Carrilho développe une conception du champ philosophique comme pluralisme conflictuel – le petit sur-point. Il montre bien la polysémie du concept de « relativisme » (qui, dans bien des cas, ne joue que comme « *noise of disapproval* », petit bruit d'agacement) et voit une interprétation hyperbolique, forcée dans la conception lyotardienne d'une coexistence de « règles de jeu » cognitif absolument hétéronomes, irréductibles et intraduisibles. Carrilho a recours ici à la preuve *ad hominem* : Lyotard, après tout, veut convaincre son lecteur, il semble admettre ainsi une topique commune dans l'essai même de démontrer l'impossibilité d'un dépassement des différends.

La philosophie contemporaine, dans ses polémiques irréconciliables mêmes, a un caractère commun, c'est une philosophie du discours. Ceci, de Rorty, Lyotard et Derrida, à Apel, Habermas, Carrilho et Meyer. Si dispute il y a, c'est une dispute (argumentée) sur les mots et sur les arguments que les gens échangent – dans la vie ordinaire ou dans les hautes sphères du savoir et de la pensée. C'est cet objet de réflexion – le discours – qui engendre la polarisation : ou bien validation empirique des discours, ou bien éthique de la communication, ou bien « jeux de langage » et « programmes de vérité ».

Cette dispute présente une structure classique, protagorasienne : elle est polarisée en deux camps (avec une tierce position intermédiaire), deux méconnaissances en ordre de combat, pourvues d'étiquettes péjoratives fournies par le camp adverse – « positivistes » contre « relativistes » – avec des tiers exclus, néo-rhétoriciens, problématologistes qui s'efforcent de renvoyer les camps en présence à leur symétrie absurde. Formidable exemple de ce qui caractérise à mon sens tous les dialogues de sourds, qu'ils soient ordinaires ou bien de haute cléricature : l'on n'y considère pas seulement l'adversaire comme étant dans l'erreur ; parlant avec mépris du « point de vue post-positiviste à la mode [...] qui tient [...] que la vérité est simplement un terme élogieux (ou bien la marque d'un pouvoir) ¹ », les philosophes rationalistes, par exemple, ne cachent pas qu'ils considèrent leurs collègues-ennemis comme des crétins et des faiseurs. La réciproque est vraie.

Si la rhétorique aristotélicienne voit bien que les débats dans la Cité n'ont ni début ni fin assignable et que nul n'y aura le dernier mot, il faut admettre que, dans la Cité philosophique, les débats entre penseurs, chacun campé sur ses positions, n'avancent guère

1. Ruth Groff, *Critical Realism, Post-Positivism, and the Possibility of Knowledge*, London, Routledge, 2004, p. 1 : « fashionable post-positivist view [...] that truth is simply a term of praise (or, alternatively a display of power) ».